

Etienne B.

La campagne du Logran

1

Courrier du capitaine Zabouthi à ses parents, écrit le premier jour de la conquête du Logran par la VII^{me} légion ...

Père respecté, Mère aimée

Quand le général Zoukari m'a désigné pour faire partie de l'avant-garde des valeureux qui allaient débarquer au Logran les premiers, j'étais fier et heureux. Certains de mes hommes, se rappelant certaines campagnes où les premières vagues avaient été décimées, m'ont fait part de leur peur. J'ai houspillé ces couards, les promettant de les passer au fil de mon épée s'ils osaient encore exprimer leurs craintes. Mon sermon a porté ces fruits. Aucun d'entre eux n'a osé réaffirmer ses craintes durant le reste de la campagne, c'est dire si ma parole est d'or.

Notre galère, le "Fléau des Océans", embarquait donc deux cents valeureux. Mes hommes ramaient avec ardeur. Il faut dire que j'avais promis le fouet si la traversée mettait plus de quinze jours et si nous arrivions après l'aube du quinzième jour. J'envisageai un débarquement de nuit, de manière à surprendre l'ennemi.

La flotte des quatre autres galères nous suivant à moins d'une demi-journée. Ma mission était simple : débarquer, éliminer toute résistance et prévenir, à l'aide d'un grand feu, que la voie était libre. Vous voyez ici tout le génie de notre général qui ne sacrifiait de cette façon qu'un navire si l'ennemi nous opposait une trop forte résistance...

Nous étions condamnés à réussir. En effet, si nous rembarquions avec trop peu d'hommes, il nous aurait été impossible de manoeuvrer le bateau et d'atteindre la haute mer. Et je ne me voyais pas repartir avec mes hommes sans avoir livré combat, même devant une troupe dix fois supérieure en nombre.

Nous avons choisi une grande plage à l'abri des courants. La nuit était sans lune et notre débarquement s'est fait sans souci. Je n'ai laissé que cinq hommes pour garder le bateau et, à la tête de mes valeureux, je débarquai vers minuit, l'épée à la main...

2

Courrier du capitaine Zabouthi à ses parents, écrit le douzième jour de la conquête du Logran par la VII^{ème} légion ...

Père respecté, Mère aimée

Jamais, de mémoire de guerrier verougue, on ne vit de campagne plus facile !

La mission de notre glorieuse VII^{ème} légion à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir était de débarquer en Logran, d'y écraser toute résistance près de la mer et de fortifier un espace autour d'un lieu pouvant nous servir de port à l'avenir.

Nous n'avons rencontré aucune forme de résistance. Aucune armée, aucune milice, aucune force organisée ne s'est présentée devant nous. Nous avons soumis à la question maints chefs de villages, fouetté des fils sous les yeux en larmes des mères et tous ces gens nous ont fait la même réponse "Il n'y a pas de soldats en Logran". Certes, nous avons rencontré dans quelques villages quelques fous qui ont maladroitement -non sans courage, il me faut le reconnaître - essayé de nous opposer quelque résistance. Nous les avons tous promptement passés au fil de l'épée et continué notre avance au rythme énergique de nos fantassins. Le message que nous faisons passer est clair : "Toute résistance est vaine et toute résistance serait réprimée avec la plus grande fermeté. Si vous consentez à nous livrer vos villages, vos réserves de vin et de nourriture, si vos femmes savent s'offrir à nos hommes, vos vies et vos maisons seront épargnées".

Nous avons ainsi parcouru plus de cinquante lieues vers le coeur du pays. Mes hommes sont ravis. Certes, ils trouvent peu d'or à piller mais le vin que produisent ces imbéciles de logranais est un vrai nectar et leurs garde-manger recèlent des merveilles ! Nous ne déplorons que trois ou quatre morts et à peine deux douzaines de blessés pour tout le corps expéditionnaire et le peu de danger de cette guerre qui ne mérite pas son nom sied à nos hommes.

Le général Zoukari parle de revenir vers la mer et nos bateaux d'ici une dizaine de jours. Seuls quelques escadrons de cavalerie auront pour mission de parcourir le pays pour clamer que, désormais, le Logran est terre verougue. Bien sur, je me suis porté volontaire pour cette mission !

3

Courrier du commandant Zabouthi à ses parents, écrit au trente-quatrième jour de la conquête du Logran par la VII^{ème} légion...

Père respecté, Mère aimée

Je rentre ce jour d'une chevauchée épique en Logran qui m'a mené jusqu'à la cote sud de ce pays.

Ainsi que je vous le contais dans ma précédente lettre, ces Logranais se révèlent être toujours d'aussi piètres combattants et personne ne les qualifierait de « soldats ».

Dans les villages les plus éloignés de notre lieu de débarquement, là où nous avons su prendre de vitesse les messagers clamant notre arrivée, ils nous accueillis avec des brassées de fleurs, du vin et de la viande grillée. Il nous a fallu rosser quelques uns de ces pauvres malandrins pour leur faire admettre que désormais, nous étions leurs maîtres.

Nous sommes donc revenus vers les nôtres auréolés de gloire. Certes, la VII^{ème} légion ne s'est emparée que de l'est du Logran, une part du pays que notre général estime à un cinquième de la taille de l'île mais nous en sommes les maîtres incontestés.

Quand mes camarades officiers et moi pensons aux lâches qui prévoyaient le pire à l'annonce de cette évasion, ceux qui évoquaient la puissance des magiciens Logranais, nous ricanons. Sans doute, ces sinistres chacals perdront de leur superbe quand ils verront débarquer de nos galères les amphores de vin délicieux, les belles esclaves aux cheveux d'or, le blé, le riz et les précieux épices que nous avons conquis. Qu'ils sachent que ce n'est là qu'une infime partie des richesses de cette terre...

Pour me récompenser de mon courage et de mon audace, le général Zoukari m'a fait commandant, m'a octroyé cent pièces d'or et offert un magnifique étalon .

Vous pouvez être fiers de votre fils !

Courrier de l'honorable Zabouti, grand consul du Logran à Sa Grâce Kayoucho, grand maître du Sénat Verouge

Je fais suite au courrier de Sa Grâce du 7 de ce mois, requérant de ma part des explications sur la baisse du montant des impôts collectés lors de la saison passée en regard des années précédentes.

Sa Grâce, dans Son infinie sagesse, n'ignore pas que la population autochtone du Logran, engluée dans sa bêtise crasse, ses croyances imbéciles, ses mœurs paillardes, sa paresse indépassable, se révèle de plus en plus rétive à se soumettre à nos lois.

Ainsi, je déplore depuis trois mois la disparition d'une patrouille de seize cavaliers. Je dis bien la disparition, car nous n'avons à ce jour rien retrouvé : ni hommes, ni montures, ni vêtements, ni pièces d'équipement. Le village dans lequel ils devaient se rendre a également disparu. Vous savez que ces gueux de Logranais vivent dans de misérables cahutes de bois et de peau et qu'il leur est facile de plier tout cela et de partir dans les autres villages.

Et comme il est impossible de leur faire tenir le moindre registre d'état-civil, même sous le fouet, qu'ils ne se présentent jamais sous le même nom, qu'ils ne déplacent de nuit en se dissimulant le jour dans les nombreux bois qui parsèment le territoire, il est des plus difficiles de mettre la main sur les insoumis.

Une part de plus en plus importante de ces chiens, en particulier ceux dans la force de l'âge, émigrent dans l'ouest de l'île où, faute de troupes, je ne peux assurer l'ordre verouge. De plus, ces rats se placent sous la protection des Nains de Krig avec lesquels votre grâce a signé un traité de non agression il y a treize ans de cela.

Pour en revenir à ces baisses d'impôts, il vous faut savoir que les vendanges de cette année se sont fort mal passées. Après avoir sévi l'année précédente pour que les Logranais nous livrent, conformément à nos lois, les neuf dixièmes de leur récolte de raisin, ils ont cette fois refusé d'aller aux vignes quand le raisin était mur. Je n'ai pas un soldat à mettre derrière chaque vigneron !

Vous savez que le vin logranais – dont la qualité n'a cessé de baisser depuis la prise de l'île - est la seule vraie richesse de ce pays. L'empire ne veut plus de ces esclaves qui se laissent dépérir et meurent en quelques semaines sitôt qu'ils s'éloignent de leur île.

J'attends de Sa Grâce Ses conseils éclairés pour résoudre cette situation ainsi que des troupes fraîches. Nos hommes s'amollissent au contact de ces gens stupides et doux et j'ai du moi-même fouetter à mort un jeune officier qui s'était amouraché d'une de ces

maudites catins aux cheveux jaunes et refusait de lui passer son sabre au travers du corps.

Je m'incline très respectueusement devant Sa Grâce et reste persuadé que, dans Son infinie sagesse, Elle saura trouver les solutions.

Courrier de l'honorable Zabouthi, consul honoraire du Logran à sa soeur Zajitaje

Ma très chère soeur,

Je ne te remercierai jamais assez pour ces délicieuses semaines passées en ta compagnie dans ta belle demeure de la côte.

Revoir le pays qui me vit naître après vingt trois ans passés dans ce maudit Logran m'a fait un bien immense et m'a redonné un peu de vigueur. Je te suis particulièrement gré de n'avoir fait part de ma présence à personne, m'évitant ainsi les visites et les remontrances de ces pourceaux de sénateurs qui, après avoir osé me déchoir de ma charge de grand consul, ont osé imposer à ma place ce freluquet de Zothan, ce jeune imbécile à qui je ne donne pas deux ans avant de plier bagage et de répartir tout penaud bafouiller des excuses pour justifier son incompétence devant ce sénat de vieux séniles.

Tu n'es pas sans te souvenir que mes mesures de conciliation avaient porté leurs fruits. Le partage de la récolte est, sous mes ordres, devenu plus équitable et, pour la première fois depuis la conquête, je retrouve dans le vin de cette année les effluves de ceux d'avant notre arrivée en ces terres. En qualité de consul honoraire, je n'ai pu en obtenir que cinq cents amphores (quand ce Zothan s'en est attribué dix fois plus !) mais cela suffira pour faire couler l'or dans nos coffres. Tu sais bien que nos bons bourgeois sont prêts à payer une fortune pour la moindre goutte de vin de Logran.

J'avais également cessé de poursuivre tous ceux qui s'exilent à l'ouest. C'est autant de vermine qui cesse de pulluler dans nos terres et entretenir un esprit de révolte. Et bien, ce crétin s'est remis à les traquer et s'en est pris aux nains de Krig. Je suis donc fort triste de te faire part de la défaite d'une compagnie du troisième bataillon de la glorieuse VII^{ème} légion (oui, celle-là même à laquelle j'appartenais et qui a conquis cette terre il y a vingt ans de cela) face à une force, très supérieure en nombre, de nains et d'un fort parti d'hommes dont l'origine reste inconnue. Sur un effectif de cent soldats, seuls dix-sept ont survécu et m'ont fait part de propos que j'hésite à te rapporter, parlant de pluie de flèches (alors que je n'ai jamais vu d'arc dans les mains des Logranais), de dragon cracheur de feu, d'une tempête qui s'est abattue pendant trois jours et trois nuits lors de leur marche d'approche (en plein été !), épuisant hommes et montures.

Certes, cette défaite est celle de Zothan et il lui en cuira. Mais je suis triste à la pensée à tous ces pauvres gars venus se reposer en Logran après la dure campagne contre les dragons du sud et qui sont tombés héroïquement.

Il est donc probable que cet idiot de Zothan réclame au sénat de nouvelles troupes et s'engage dans une guerre face aux nains, d'autant plus qu'il lui a été rapporté que la montagne de Krig regorgeait d'or et de pierres précieuses.

Je compte bien sur toi pour encourager les quelques trop rares sénateurs qui ont gardé un peu de discernement à dissuader leurs pairs de s'engager dans une nouvelle guerre - dont je ne doute un seul instant qu'elle serait victorieuse - mais qui serait particulièrement coûteuse en hommes, car ces nains sont de robustes combattants que j'ai toujours eu la sagesse de ne point affronter.

Je te salue affectueusement, ma chère soeur, et te prie de veiller sur les tombes de nos bien aimés parents comme tu le fais si bien et t'assure de ma plus vive affection...

6

Courrier du commandant Zoknar, responsable des opérations de pacification de l'est logranais, à l'honorable Zothan, grand consul du Logran

Excellence,

Je vous prie de trouver ci-dessous le rapport de l'interrogatoire du sergent Krug, seul survivant du sixième bataillon de la VII^{ème} légion après la bataille du village des six bouleaux.

Moi : Sergent, veuillez me raconter tout depuis votre départ de votre casernement.

Krug : Nous sommes partis au lever du soleil.

Moi : Parlez moi des préparatifs de cette mission.

Krug : Comme vous l'savez, mon commandant, chaque fois que nous nous déplaçons en groupe, il pleut comme vache qui pisse. Donc, cette fois ci, nous nous étions ben équipés de capes de cette toile cirée. Nos armes étaient bien graissées et enveloppées dans des tissus épais, ainsi que les flèches de nos carquois. Vous savez ben, mon commandant, que l'empennage des flèches n'aime pas l'eau...

Moi (l'interrompant) : et vos armures ?

Krug : Ben, elles étaient dans les chariots. Les cottes de mailles, ça aime pas l'eau non plus.

Moi : Continuez.

Krug : On avait pas marché une demi-lieue que la pluie a commencé. Pas une grosse pluie, un petit crachin, mais qui ne s'est pas arrêté jusqu'au midi. A l'heure de la pause, on était tous trempés comme des soupes. Pourtant, tout autour de nous, il faisait grand beau. Certains gars disent que c'est cette maudite magie...

Moi (l'interrompant) : Suffit, sergent, je ne suis pas là pour entendre ces balivernes stupides.

Krug : On s'est assis sous les arbres et on a mangé not' pain. On n'est pas restés longtemps car la pluie était de plus en plus forte.

Moi : Vous n'avez donc pas respecté les temps réglementaires de repos ?

Krug : Non. La pluie a continué jusqu'au soir. On avait prévu de s'arrêter au village des trois chênes pour la nuit.

Moi : Et...

Krug : Il n'y avait personne. Même la grande baraque en bois qu'on trouve au milieu de

leurs putains de villages, qu'ils appellent « grande maison », avait été démontée. Et, bien sûr, le potager était vide. Pas une malheureuse carotte à se mettre sous la dos. On a donc mangé not' pain, qui commençait à être un peu humide, et on a monté les tentes.

Moi : Il pleuvait toujours ?

Krug : Oui. Et comme toujours, plus le temps passait, plus il pleuvait. On a établi les tours de garde et, le matin, on a pas retrouvé les quatre sentinelles du dernier tour. Le commandant Zolar a dit qu'ils devaient avoir déserté et qu'ils seraient empalés.

Moi : c'est le règlement !

Krug : Sauf vot' respect, mon commandant, c'était mon pote le sergent Koran qui dirigeait le tour de garde. C'est pas une lopette. On a fait la guerre contre les dragons du sud, contre les taurins au nord, contre les nains et les hommes-loups à Verlande. C'était un sacré combattant, toujours devant. Mon poteau, il aurait jamais déserté...

Moi : Et ensuite?

Krug : Le matin, c'était l'enfer. Il pleuvait tellement qu'on y voyait pas à dix pas. Jamais vu ça, mon commandant, même à Verlande, où quand il pleut...

Moi (l'interrompant) : Je n'ai que faire de Verlande, Sergent ! Allez au fait, que diable !

Krug : Ben on a plié les tentes tant bien que mal. Il a fallu pousser les chariots qui s'étaient embourbés et on est reparti. On a pas pu faire de feu donc on a pas eu quelque chose de chaud et les gars commençaient à pester... Il a continué à pleuvoir. Le commandant a envoyé deux éclaireurs qui sont pas revenus, puis quatre autres à midi, qui sont pas revenus non plus. Et la pluie n'a pas cessé... Le soir, le commandant a décidé de quitter la route prévue et de se diriger vers le village des six bouleaux où on espérait trouver un vrai toit. La pluie s'est arrêtée quand on est entré dans le village. Il était vide mais c'était visible des gens étaient là pas longtemps avant. Il y avait des feux, du linge étendu, des poules et des porcs dans des enclos. On était contents, c'était la première fois qu'il ne pleuvait plus en deux jours. Le commandant s'est approché d'une maison, a frappé et c'est là que tout a commencé.

Moi : quoi ?

Krug : Ils ont surgi de partout, mon commandant, de partout ! Des foutus Logranais avec leurs grands arcs, des putains de nains avec leurs arbalètes.

Moi : Votre chef n'avait il pas envoyé d'éclaireurs dans ce village avant d'y pénétrer ?

Krug : Vu que les éclaireurs ont tendance à ne jamais revenir, je crois qu'il a préféré pas le faire.

Krug : Le temps de sortir les arcs et les carquois de leurs poches de toiles cirées, la moitié des gars était à terre. Quand on a commencé à tendre les cordes des arcs, elles ne sont toutes rompues.

Moi : Un sabotage !

Krug : Sauf vot' respect, mon commandant, on avait tous inspecté nos armes avant de partir. Ces enflures de Logranais, ils savent faire des choses qu'on explique pas. C'est des sorcières et...

Moi (l'interrompant) : Assez d'incohérences, sergent ! Continuez.

Krug : Ben on a chargé.

Moi : En formation ?

Krug : Ils étaient partout, mon commandant. De tous les cotés. Les officiers ont été les premiers touchés. Moi, je connais ces enfoirés, ils visent toujours les officiers et les sous-officiers. C'est pour ça qu'on dit qu'il faut pas afficher nos grades et ...

Moi (l'interrompant) : Sergent, nous n'allons pas changer le règlement ! La discipline est la force des armées ! Voudriez-vous que vos officiers aillent au combat vêtus et équipés comme de vulgaires hommes de pied ?

Krug : Au moins, ça leur permettrait peut-être de survivre plus de trois minutes.

Moi : Continuez.

Krug : C'est alors que le dragon est apparu. Il était planqué derrière un grand bosquet. Il a proprement grillé une bonne dizaine d'entre nous. Les nerfs des gars ont commencé à craquer, ils ont lâché leurs armes. Faut plus mettre des jeunes recrues en Logran, mon commandant. C'est plus comme avant, quand les seuls qui voulaient bien se battre étaient de pov' paysans avec des bâtons...

Moi (l'interrompant) : Sergent, revenons-en à ce combat.

Krug : Malgré tout, certains d'entre nous sont arrivés au contact et on a commencé à étripier du Logranais. Mais les nains, c'est une autre paire de manches. Ils cognent dur, ces raclures, et leurs foutues armures sont sacrément solides. Et même dans les logranais, y'avait quelques uns de ces gars et gonzesses, avec leurs grands manteaux blancs.

Moi : Des Edrulains ?

Krug : Ouais, c'est comme ça qu'ils s'appellent. Je sais pas où ceux-là ont appris à se battre mais ils savent s'y prendre. Faut dire que nos gars étaient épuisés. Allez vous battre quand vos vêtements sont trempés et pèsent des tonnes, que le ventre est vide et...

Moi (l'interrompant) : Suffit, Sergent. Comment s'est terminé le combat ?

Krug : Les gars se sont rendus.

Moi : Et ils les ont massacrés ?

Krug : Non. Ils les ont déshabillés en leur laissant que leurs braies et leur chemise. Ils ont soigné les blessés. Un jeune gars, un grand baraqué, est venu vers moi. Et il m'a dit, dans not' langue — Tu vas rentrer à ton campement et dire à tes chefs que toute expédition à l'est de la rivière Dalanne subira le même sort. Tu leur diras aussi que nous emportons tes

camarades au delà des montagnes de Krig. Nous avons besoin de bras pour les champs. Tant qu'ils ne seront pas agressifs, ils seront traités avec compassion.

Je ne doute pas une seule seconde que les infortunés prisonniers aient été massacrés. Sinon, comment expliquer que nous n'ayons jamais pu en retrouver un seul ? Tout soldat verougue prisonnier a pour devoir sacré de s'évader !

Je me suis bien sur assuré du silence définitif de ce sergent. Il est hors de question qu'il aille ébranler le moral désormais incertain de mes hommes. Je compte par ailleurs sur son Excellence pour m'envoyer au moins trois bataillons de vétérans pour sécuriser la place. Je redoute une attaque à tout moment.

J'assure Son Excellence de mon plus profond respect.

7

Courrier de Sa Grâce Kirathi, grand maître du Sénat verougue à l'Honorable Kallun, généralissime suprême des légions verougues.

Généralissime,

Je suis au très grand regret de vous demander de nous renvoyer un nouveau rapport de pertes sur l'année passée en Logran. Celui que vous m'avez fait parvenir fait état de soixante-dix morts et vingt sept disparus. La commission présidée par l'Honorable Zoulek, après une enquête approfondie, me laisse présumer que ces nombres seraient à multiplier par un facteur important et sans doute supérieur à dix. Soit vos services administratifs laissent à désirer, soit vous nous avez transmis de faux rapports pour ne pas encourir notre ire. Ce en quoi vous ne faites que l'accroître.

En conséquence de quoi, je vous donne sept jours pour nous faire parvenir un nouveau rapport avec des chiffres plus réalistes.

Courrier de l'Honorable Kallun, généralissime suprême des légions verougues à sa Grâce Kirathi, grand maître du Sénat verougue.

Votre Grâce,

Vous trouverez ci-joint le rapport demandé.

Effectivement, le capitaine Karlon, responsable du trezième bureau chargé de l'enregistrement des pertes, avait délibérément faussé les chiffres sans que je puisse savoir exactement pourquoi, ainsi que l'ont attesté plusieurs de ses subordonnés. Hélas, il ne pourra nous en apprendre plus. Il vient d'être retrouvé pendu dans ses appartements ce matin.

Croyant en votre bienveillance,

Extrait du courrier du capitaine Kork, responsable du guet de nuit, à son supérieur

... Le sénateur Zoulek avait été frappé de plus de quarante coups d'épée. Sa famille et ses

serviteurs, soient dix-sept personnes au total, ont également été massacrés de la plus hideuse des façons. Le bureau du sénateur a été mis à sac et nous avons retrouvé dans la cheminée un nombre important de morceaux de parchemin consumés, témoignant qu'un grand nombre d'écrits ont été brûlés le soir du crime. Les indices sont rares et l'absence de témoins me laissent augurer d'une enquête difficile. C'est le troisième membre de la commission d'enquête sur la guerre du Logran qui est brutalement occis en moins d'une semaine. Je vous suggère humblement de renforcer considérablement la protection des deux sénateurs de la commission encore vivants.

Courrier de Brador, représentant du conseil des Edrulains à Kirathi

Monsieur,

Ne soyez pas surpris que cette lettre vous arrive en de nombreux exemplaires identiques. Ne pouvant être sur qu'une seule vous parvienne, j'ai préféré vous en envoyer plusieurs par différents moyens qui vous surprendront sans doute car je ne doute un seul instant qu'à l'instar de vos propres soldats, vous teniez la Magie pour "une histoire pour faire peur aux pucelles", ainsi que j'ai pu l'entendre de vos propres hommes, car que je peux aller et venir dans toutes les Folandes sans être inquiété. Peut-être qu'à l'instant où vous lisez cette lettre, je la lis aussi par dessus votre épaule sans que vous en ayez conscience et me repais de l'odeur délicieuse de votre peur...

Il est temps de mettre fin à cette guerre, dans votre intérêt et aussi le notre. Vous n'arriverez pas longtemps à masquer à votre peuple les défaites répétées de vos troupes en Logran. Vos généraux en sont désormais réduits à faire assassiner les membres de votre sénat les plus curieux sur les conséquences réelles de cette guerre. Votre peuple ne sera pas dupe longtemps et se tournera contre vous.

Si vous vous engagez à quitter le Logran, nous nous engageons à ne pas gêner votre embarquement et à vous rendre les prisonniers d'ici la fin de l'an prochain à l'exception de ceux, sans doute nombreux, qui feront le choix de rester ici tant leur vie parmi nous leur paraît infiniment plus douce qu'être au service de prédateurs jamais rassasiés.

Dans le cas contraire (et hélas probable, connaissant votre entêtement) où vous continuerez à harasser mon peuple et à piller nos terres, je puis vous assurer que cette guerre sera bientôt terminée mais que sa conclusion vous coûtera infiniment plus cher

que tout ce que vous pouvez imaginer.

Regardez la réalité en face. Vous êtes contraints de dégarnir de troupes vos autres colonies, plus soumises que nous le sommes (ce qui ne sera peut-être pas le cas demain si nous allons leur prêter main forte). Soyez un gouvernant responsable. Quittez cette terre que vous ne dominerez jamais...

Courrier de Sa Grâce Kirathi, grand maître du Sénat verougue à l'honorable Zothan, grand consul du Logran

Excellence,

Les derniers rapports qui me parviennent sont effrayants :

— La VII^{ème} légion, qui devait selon vos dires "ramener l'ordre verougue en Logran" s'est faite tailler en pièces dans l'ouest du Logran face aux nains, aux Edrulains et aux dragons. Notre meilleure légion a vu fondre ses effectifs en neuf mois. Nous n'avons aucun témoignage de la plupart des combats, puisque dans la plupart d'entre eux aucun survivant n'a été à même de revenir à son camp de base. Quelque soit l'effectif employé, quelque soit la tactique (sortie en force, raid de cavalerie, groupes d'éclaireurs), nous n'avons pas enregistré une seule victoire, pas fait un prisonnier, pas ramené le moindre butin. Nos hommes sont totalement démoralisés et les désertions sont nombreuses.

— Du fait de ces défaites, nous ne tenons plus un seul village, plus un seul hameau au pied des monts de Krig

— A l'annonce de son départ pour le Logran, le général Zutalor, commandant la XII^{ème} légion en garnison actuellement dans les îles du sud qui devait relever la VII^{ème} légion -ou du moins ce qui en reste-, a refusé d'embarquer et a renvoyé en tes termes assez secs le sénateur Zyron venu lui porter son ordre d'embarquement. Zutalor était jusqu'à ce jour un de nos officiers les plus obéissants, à défaut d'être un habile stratège.

— Il ne nous est parvenu l'année passée que mille huit cents amphores de vin et quelques misérables livres d'épices, d'une qualité fort médiocre. Croyez vous réellement que c'est avec cela que nous allons payer les soldes et les primes de risque, les pensions des veuves et des orphelins de tous nos braves tombés sur cette île maudite, le remplacement de toutes les galères et zaddars détruits ou disparus ?

En conséquence de quoi, le sénat a décidé de faire d'une pierre deux coups. Nous avons levé dans nos camps de prisonniers et dans nos prisons trois bataillons disciplinaires, composés des pires éléments, ce qui contribuera à vider nos prisons. Ils seront encadrés par nos officiers les plus sévères et auront pour mission de raser tous les villages et hameaux à l'est de la rivière Dalanne. Les réserves de vin et de nourriture seront confisquées. Bien sur, tous les habitants qui oseront esquisser un geste de résistance

seront passés au fil de l'épée. Bien évidemment, je compte sur ces hommes pour faire comprendre à des rats de Logranais qu'on ne défie pas impunément la république.

Le sénat est convaincu que les nains et les Edrulains ne pourront faire face à l'afflux de réfugiés qui résultera de cette nouvelle politique. Leur pression sur nos troupes devra donc diminuer. Les territoires ainsi libérés serviront pour nos colons qui sauront tirer le meilleur parti de ces terres riches. Je ne pense pas un seul instant que ces couards de nains -sans lesquels ces lâches de Logranais ne peuvent rien sur le plan militaire- ne franchiront jamais la rivière Dalanne.

Ainsi, nous pourrons faire comprendre à tous les peuples des Folandes que les Verougues ne peuvent être vaincus.

Je compte sur votre Excellence pour mettre en place cette nouvelles stratégie avec toute la vigueur nécessaire.

Brador reposa la lettre et regarda les autres membres du conseil.

Krugar fulminait.

— Des couards ! Il a osé écrire que les Nains de Krig sont des couards !

— Comment cette lettre nous est-elle parvenue, Brador ? demanda Ladorne.

— Disons que le scribe de Kirathi, dans lequel ce demeuré croit avoir toute confiance, ne peut plus rien nous refuser. Il est sous ... l'emprise totale et définitive d'un de nos agents sur Verrou.

— A ce point ?

— Elle est son épouse. Et cet imbécile de scribe ramène désormais tous ses brouillons chez lui, sans même s'en rendre compte.

— Ce scribe a épousé ... une femme du Logran ? et il a gardé la confiance de ses maîtres ?

— C'est une excellente magicienne. Elle a pris l'apparence d'une Verougue et s'y tient. Comme elle ne voit son époux que quelques minutes par jour, cela est tenable pour elle.

— Elle prend des risques considérables.

— Elle s'en sort bien. Ce courrier devrait parvenir à Zothan dans une semaine environ. Les bataillons disciplinaires sont en cours d'embarquement, ils seront sur notre île d'ici à dix jours.

— Trois bataillons ? Trois mille hommes ? Nos dragons arriveront bien à couler quelques galères, dit Nelon, un des capitaines les plus habiles et les plus téméraires.

— N'y comptez pas trop, intervint Lionan, un Edrulain couturé. La saison du grand voyage a commencé. Ne comptez pas sur nos dragons avant au moins trois mois...

— On peut déclencher une tempête sur la route des galères. Gagner quelques jours, couler un ou deux bateaux, au moins espérer que ces soudards arriveront épuisés et auront besoin de quelque repos avant de s'en prendre aux nôtres.

— Ca ne nous fera jamais que gagner quelques jours, dit Brador, pour en faire quoi ? On ne déplacera pas toutes les familles à l'ouest de la Dalanne en quelques jours. Krugar, maintenez- vous votre engagement de ne jamais franchir la Dalanne ?

— Le grand conseil nain en a ainsi décidé, mon ami. Vous trouverez bien quelques volontaires -et je serais le premier- pour vous accompagner mais la plupart de mes frères n'iront pas au delà de la rivière !

— Et si nous vous accordions le droit exclusif de vendre nos vins dans toutes les Folandes pendant ... hmmm... cinquante années à compter du départ des Verougues ? Les vignes sont certes abîmées mais le savoir est là. Je pense que d'ici quatre à cinq ans, nous pourrions revenir à une production équivalente d'avant l'invasion... Sauf si, bien sur, le conseil n'est pas d'accord avec cette décision...

Les yeux du nain brillaient. Il était visible qu'il réfléchissait aussi vite que possible.

— Comment ferez-vous accepter cette décision à vos gens ?

— Si c'est là le prix de leur liberté, ils l'acquitteront de tout coeur, soyez en sur !

— Comment s'effectuera le partage de la production, Brador ?

— un tiers pour vous, deux tiers pour nous ?

— La moitié.

Brador soupira.

— Ami Krugar, nous ne sommes pas en train de négocier une mule ou un manteau. Nous parlons de l'avenir de nos peuples et de celui de notre île. Vous savez bien que cette proposition vous rendra riches, vous et tous vos descendants, plus que vous ne le pourrez jamais l'être

— Je le sais, Brador

— Le conseil nain reviendra sur sa décision ?

— Je crois que oui

— Alors l'heure est venue de la grande révolte.

Il y eut d'abord un grand silence. Les membres du conseil restaient bouche bée. Ils se regardaient les uns les autres, interloqués. Ladorne fut la première à rompre le silence.

— Tu es vraiment sur que ce soit le meilleur moment, Brador ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais les Verougues sont à bout. Leurs troupes sont épuisées.

— Et nous nous passerons des dragons ?

— Il le faudra... Krugar, je vous invite à vous rendre au conseil nain dès que possible. Frères et soeurs, réunissez tous vos compagnons et compagnes pour leur faire part de cette décision. Faites partir les faucons messagers vers les villages de l'est. Il faut que notre armée ait franchi la Dalanne dans deux jours. Si Lokar le veut, les Verougues déroutent les galères pour faire débarquer leurs hommes plus à l'ouest. Mais il nous faut frapper un grand coup, plus audacieux que tous ce que nous avons pu faire jusqu'à maintenant.

— A quoi penses-tu ?

— Zothan a réuni tout ce qui reste de la VII^{ème} légion en un seul endroit. Ce camp est d'ailleurs sous l'oeil et les sorts de pluie de quelques uns de nos magiciens depuis plusieurs jours. Bien sur, quand ils ont vu que la pluie se concentrait sur eux, ils ont déplacé leur camp. Et nos magiciens les ont suivis, bien sur.

Tout le conseil éclata de rire. Brador reprit en souriant

— Mais nous allons concrétiser leurs rêves les plus fous. Nous allons les attaquer de front, en plein jour et sous le soleil.

Délibération du Conseil Nain de Krig

— Attendu que la production de vin et de bière, indispensable à la bonne santé de nos compatriotes, décline dangereusement tant en quantité qu'en qualité du fait de la faible production de matière première,

— Attendu que l'arrivée de trois mille hommes, ainsi qu'en témoignent des informations dont la véracité ne saurait être mise en doute, qui vont débarquer en Logran avec pour mission de détruire les villages logranais, provoquera ainsi un afflux incontrôlable de réfugiés vers nos terres,

— Attendu que le sieur Zothan, chef des Verougues de Libreterre, a rompu unilatéralement le traité signé par son prédécesseur avec Nous en franchissant à plusieurs reprises la Dalanne avec de nombreux soldats en armes,

— Attendu que nos amis logranais, avec lesquels nous avons cohabité en bonne intelligence et amabilité depuis cinq siècles, souffrent mille misères du fait de la présence verougue, par appropriation illégale de terres et de biens, mise en esclavage, vols, viols et autres dégradations,

Le Conseil Nain décide à l'unanimité, de façon souveraine et réfléchie,

— de mettre à disposition du Sieur Brador, représentant du conseil des Edrulains pour la libération du Logran, qui a su prouver ses capacités de stratège et de général à maintes reprises lors de la campagne de libération de l'ouest de la rivière Dalanne, une force de mille huit cents soldats et de leur équipement complet, de dix balistes à répétition, de quatre cents mules et muletiers, de cent mille jours de vivres en blé, viande séchée, fruits secs, approvisionnement qui devra être complété aussi longtemps qu'il sera nécessaire.

— de confier au Sieur Brador la mission de bouter tout Verougue hors de notre île, par diplomatie, démonstration de force militaire et magique et usage de cette dernière si requis.

— de l'assurer qu'il bénéficie de toute la confiance du Conseil Nain pour mener à bien cette difficile mission.

Brador reposa le parchemin qu'il venait de lire sur la table. Ses yeux brillaient. Le conseil edrulain ne disait mot.

- Mille huit cents soldats. Combien avons nous d'Edrulains ? Demanda Nelon
- Mille quatre cents guerriers et trois cents magiciens et guérisseurs. Aucun dragon ne devrait venir. Cela n'est pas gagné...
- Si nous parvenons à écraser la VII^{ème} légion avant que les bataillons disciplinaires ne débarquent, nous serons donc supérieurs en nombre quand nous serons devant eux.
- Il n'y a pas que la VII^{ème} légion entre nous et la côte est, Nelon. Zothan doit avoir à deux ou trois mille hommes avec lui. Certes répartis en plusieurs endroits. Beaucoup de jeunes recrues démoralisées et fatiguées. Mais ils restent des soldats verougues et il ne faut pas les sous-estimer.
- Quand la révolte éclatera, ils ne pourront rien faire.
- Sauf si nous demandons à nos Edrulains de nous rejoindre près de la Dalanne ! Dans ce cas, nos gens se feront massacrer. La place de nos frères et soeurs est avec les nôtres, pour mener la révolte et les protéger. Seuls ceux qui sont avec nous ici participeront à la lutte.
- Brador, nous ne sommes pas cent !
- Il y a toi, Nelon. Il y a Ladorne. Et Foldan, Carlun, Sirol, Lanor... et bien d'autres. Combien de Verougues vaut chacun ?
- Tu es le meilleur d'entre nous, Brador. Ma crainte est que la reconquête de notre pays reposera sur nos amis nains.
- La guerre sera partout et sera totale, Nelon. Les Verougues ne trouveront plus un grain de blé, plus une amphore de vin, plus un fagot. Notre peuple a accumulé dans ses caches secrètes suffisamment de réserves, protégées magiquement contre la pourriture et les bêtes nuisibles pour qu'ils ne craignent pas le pillage ou l'incendie des récoltes. Nos faucons et buses dressés sont partout et préviendront les nôtres dès que les Verougues s'approchent. Ils ne pourront pas nous surprendre. Zothan ne pourra pas réunir ces troupes. Pas un messenger ne pourra sortir de son palais sans que nous en soyons avertis.
- Les gens des villages côtiers ont commencé à prendre la mer. Ceux qui sont les plus proches des forêts s'y sont réfugiés. Restent tous les autres...
- C'est ceux là que nos Edrulains protégeront en priorité. Sur ce, assez de temps perdus en paroles. Il faut que nous ayons franchi la Dalanne demain soir.

Le lendemain, l'imposante troupe avançait lentement vers la Dalanne.

- Ces nains marchent vraiment trop lentement, Brador
- Vu l'épaisseur de leurs armures et le poids de leurs haches, cela ne m'étonne guère, Nelon. Il est certes évident que nous allons perdre beaucoup de notre rapidité d'action,

mon ami

Trois éclaireurs se posèrent sur le sol à coté du général edrulain. L'un deux, presque un adolescent, semblait ravi de sa découverte des cieux.

— Waouh, Brador, c'est extraordinaire. Quelle sensation ! Quel plaisir ! J'aurais voulu que cela ne cesse jamais !

— Tu m'en vois ravi, mon jeune ami. Maintenant, dis- moi plutôt ce que vous avez fait de ce cavalier verougue.

— Hé bien, Il a rejoint ses ancêtres. Tous comme les deux autres de ce matin.

— Vous avez récupéré le cheval.

— Tirol s'en est chargé mais je crains qu'il lui faille un peu de temps pour nous rejoindre. Je ne comprends pas l'intérêt de ces animaux. C'est quand même beaucoup plus efficace de voler !

— Tu ne crois pas que les Verougues vont finir par se poser des questions si aucun de leurs éclaireurs ne rentre ? demanda Nelon

— J'espère bien qu'ils vont s'inquiéter ! Et qu'à leur habitude, ils vont se terrer dans leur fort !

— Je n'arrive pas à croire que c'est possible. Tu crois vraiment que nous allons arriver devant ce fort sans qu'ils nous aient vu arriver. Une armée pareille ?

— Je fais confiance aux faucons et à nos éclaireurs

— Tu joues gros, Brador.

— Rassure-toi, je ne suis pas fou au point d'espérer arriver dans la nuit, déployer nos soldats et les surprendre au réveil. Chaque heure qui passe sans qu'ils se rendent compte de notre avance est une heure gagnée. J'ai de plus demandé à nos Edrulains qui sont entre Zothan et la VII^{ème} légion d'empêcher tout passage de messenger et d'intensifier les attaques sur les convois de ravitaillement. A ce jour, il n'y a plus rien à manger à quinze lieues autour de leur camp. Et il n'y a pas un otage non plus à prendre pour essayer de faire pression sur les nôtres comme ils ont su si bien le faire quand ils sont arrivés sur notre île. Ils sont sourds, aveugles et ils auront bientôt très faim. Voilà pourquoi je ne presse pas nos amis nains...

Lettre du Lieutenant Zikou, commandant par intérim le 3eme bataillon de la VII^{eme} légion, au commandant Zoknar, responsable des opérations de pacification de l'est logranais

(Ce courrier n'est jamais parvenu à son destinataire. Le messager qui le transportait fut fait prisonnier et ce courrier fut retrouvé par Fronin dans la bibliothèque de la Tour. Il servait de marque page dans un manuel d'herboristerie écrit en malinchois oublié depuis longtemps dans une bibliothèque)

Mon commandant,

Je vous confirme que tous les gens des villages alentour les ont abandonnés pour se réfugier dans les forêts, en ayant soin d'emporter avec eux leurs réserves de nourriture et en vidant leurs potagers. Les traquer dans ces forêts est difficile. Nous ne sommes en effet pas habitués à combattre sur de tels terrains et ils savent si bien se cacher que, malgré toutes nos précautions, nos hommes sont fréquemment abattus d'une flèche dans le dos sans que nous puissions voir d'où elle vient.

Néanmoins, nous avons ainsi réussi à en capturer deux Edrulains, que nous avons jeté dans nos cachots. Nous avons été fort surpris de trouver l'un d'entre eux mort quelques heures plus tard. Il était parvenu, malgré une fouille complète, à cacher du poison sur lui et à s'en servir.

Nous avons soumis le second à la question et ce dernier, bien que dûment rossé, n'a soufflé mot. Il a également refusé toute alimentation et toute boisson et j'ai rapidement compris qu'il cherchait à se laisser mourir. Deux jours après sa capture, pendant le dîner de la troupe, je lui ai rendu visite dans sa cellule, une cruche d'eau à la main. C'était un très jeune homme, presque un adolescent. Il était si assoiffé qu'il avait grand peine à parler. Je lui ai décrit ce qui l'attendait à l'aube dans la salle des questions, précisant que ce qu'il avait subi jusqu'à maintenant n'était rien en regard de ce que nous allions lui faire le lendemain.

C'est à ce moment que j'ai entendu un grand vacarme venant de l'extérieur. Je me suis précipité à l'extérieur. Là, une dizaine d'Edrulains se battaient avec quelques sentinelles. Surpris de ne point voir d'autres hommes au combat, je me suis précipité au réfectoire.

Tous les hommes, tous, sans exception, étaient effondrés, qui le nez dans leur assiette, qui allongés à coté de leurs chaises. J'ai essayé d'en secouer vigoureusement quelques uns mais aucun ne s'est réveillé. Je me suis donc précipité dehors pour prêter main forte aux hommes valides. Malgré tout notre courage, nous avons été défaits. Il me faut hélas reconnaître que, désormais, nos adversaires savent se battre.

A terre, blessé au bras droit, à la jambe gauche et à la poitrine, j'étais sous la garde vigilante de trois de ces chiens galeux. Deux d'entre eux sont entrés dans le cachot et en sont ressortis avec leur compagnon, enveloppé dans un de leurs grands manteaux et porté comme un enfant par un gaillard immense et robuste.

Mes hommes furent incapables du moindre mouvement avant plusieurs heures et il leur fallut trois jours de repos complet avant de pouvoir être à même de tenir une épée. Bien sur, le cuisinier jura sur la tête de ces ancêtres qu'il n'avait rien vu. Il ne pourra hélas rien dire de plus, car il a été tué d'un coup de poignard lors d'une rixe quatre jours après l'incident. Aucun homme n'a voulu témoigner sur ce qui s'est passé et je n'ai pu punir le coupable.

Quelques jours plus tard, je trouvai l'avis suivant placardé dans la cour aux yeux de tous et écrit dans un verougue parfait.

Soldats,

Il est inutile de faire des prisonniers parmi nous. Cela a coûté la vie à cinq de vos camarades. Nous avons épargné ceux que nous avons endormis. Nous ne serons pas aussi cléments la prochaine fois.

Sachez également que si vous vous rendez, votre sort sera infiniment plus doux que celui de nos compagnons. Renoncez à cette lutte qui n'est pas la votre et que vous ne gagnerez pas.

Ce maudit avis a démoralisé la troupe. Comment un de maudits logranais a t'il pu entrer ici et placarder cet avis ? Les sentinelles étaient à leur poste !

Désormais, il ne se passe pas un jour sans nouvelle désertion. Même les vétérans les plus

endurcis grondent et ne parlent que de rembarquer. Je suis le seul officier survivant du bataillon qui ne compte plus qu'une centaine d'hommes. Faute de ravitaillement, nous allons être contraints de nous replier à Fort Rouge. Je vous demande d'envoyer au moins deux compagnies à ma rencontre.

Respectueusement votre,

Lieutenant Zikou

— Combien y avait-il de soldats verougues ?, demanda Brador.

— Deux cent à peu près. Bien équipés : armures, grands boucliers, lances, épées, arcs. J'ai dit à Krugar qu'il fallait y aller tous ensemble mais il était trop pressé d'en découdre. Alors, il a pris cinq cents nains avec lui et s'est porté au devant d'eux. J'ai essayé de l'en dissuader, il s'est mis en colère et a dit que tu approuverais certainement son courage et son audace, répondit Ladorne.

— Et il a laissé les balistes derrière lui ?

— Bien entendu

— Tu l'as accompagné ?

— Il m'a clairement fait comprendre qu'il ne voulait pas de moi. J'ai quand même réussi à lui faire accepter la présence de cinq de nos magiciens, en lui disant qu'il aurait des blessés à soigner. Ceci dit, j'y étais, bien sur.

— Où a eu lieu le combat ?

— Autour d'un pont sur la rivière d'Erne. Chaque camp s'est déployé de chaque côté. Les Verougues avaient fait une barricade à l'aide de troncs d'arbres, de chariots, de terre à l'entrée du pont. Ce dernier n'était pas large, il n'y avait la place que pour cinq ou six nains de front. Ils ont donc donné l'assaut... cinq fois, avant de se retirer à chaque fois, en laissant de nombreux morts et blessés. Les blessés qui ne pouvaient se relever ont été promptement achevés. Si je n'avais pris la décision de faire traverser la rivière à nos cinq compagnons, je crois que les Verougues tiendraient toujours ce maudit pont. Mais même après que nous ayons fait voler en éclats la barricade et dispersé les Verougues sous une tempête de pierres, ils ont résisté et se sont repliés en bon ordre.

— Combien de morts chez les nains ?

— Au moins cent cinquante. On a pu soigner une centaine de blessés mais nos guérisseurs sont épuisés. Ils ont besoin d'au moins trois ou quatre jours de repos avant de reconstituer leurs forces physiques et magiques.

— Où est cet imbécile de Krugar ?

— Je dois t'avouer qu'il m'évite soigneusement des jours ci.

— Avec les balistes et l'intégralité des magiciens, les Verougues auraient été balayés.

— Sans doute. Et de ton côté ? Ce 'petit séjour' sur Verrou ?

— Il m'a appris beaucoup de choses. Entre autres, le sénat verougue n'enverra pas un seul soldat de plus. La guerre a mis en péril son autorité. La révolte gronde, même dans l'armée. C'est pourquoi ils ont détaché cette armée de brigands et de hors-la-loi. Mais il n'y a pas que des brigands et des hors la loi et il y a un espoir de ce côté. Il est un peu

trop tôt pour je puisse t'en dire plus à ce sujet. Sache seulement que j'ai donc chargé un frère et une soeur de récupérer quelque chose à Beauxmats, sur Entreville, par n'importe quel moyen.

— Y arriveront- ils à temps ?

— Je pense que oui. Ils sont déjà à l'oeuvre. Gorlan a su ouvrir une porte vers Beauxmats comme il a su en ouvrir une vers Verrou. Dans quelques jours, je pense que ce document sera dans nos mains. D'autant plus que comme je l'avais prévu, les galères ne se sont pas arrêtées à l'ouest de notre île mais se dirigent vers nous par le Nord. Elles ont juste fait halte pendant deux jours le temps de les réapprovisionner en eau et vivres. Elles se dirigent maintenant vers le port naturel le plus proche du camp fortifié de la VII^{ème} légion. Je peux t'assurer que les nôtres qui les suivent font tout leur possible pour que les vents leur soient contraires.

— Toute cette magie qui pourrait servir à faire pousser les arbres, à construire des maisons ou à soigner les nôtres.

— Je sais ce que tu ressens, douce Ladorne, et je le partage. Notre liberté est à ce prix, hélas. Bon, allons réprimander cette tête de mule de Krugar.

Quatre jours passèrent avant que l'armée des nains de Krig et des Edrulains reprenne sa marche. A l'aide des oiseaux, les éclaireurs ennemis étaient repérés bien avant qu'ils puissent apercevoir l'armée. Brador prenait son temps. A la volonté de ne pas épuiser hommes et nains, il savait que chaque jour passé affaiblissait les Verougues. Les désertions se poursuivaient, les réserves de vivres se réduisaient et le moral des soldats de la VII^{ème} légion s'affaiblissait de jour en jour.

Un matin, Brador aperçut enfin le fort ennemi. Il fit déployer les balistes. Les nains revêtirent leurs armures de combat, impatients de venger l'humiliation reçue lors de la bataille de la rivière d'Erne. Brador disposa ses forces en deux groupes égaux, les balistes au milieu. Les Verougues se déployèrent en huit carrés d'une centaine d'hommes, bien protégés par leurs boucliers. Un homme se détacha soudain d'un carré, porteur d'un drapeau blanc et avança vers les lignes logranaises. Arrivé à une centaine de pas, il parla d'une voix forte.

— Je désire parler à votre chef !

Le message parvint rapidement à Brador. Confiant son bâton ferré à Nelon, il se dirigea vers l'émissaire. Ladorne l'arrêta en posant sa main sur son bras.

- Brador, envoie un des nôtres. N'y va pas !
- Ils me connaissent désormais. Ils savent qui je suis. Il est à portée d'arc des nôtres, je ne pense pas avoir quelque chose à craindre. Il ne porte pas de fer sur lui, tu le sais aussi bien que moi
- Ses intentions ne sont pas pacifiques
- Le contraire m'étonnerait de la part d'un Verougue. Ne crains rien...

Brador avança calmement vers le soldat. Lorsqu'il fut à quelques pas de lui, le Verougue eut un sourire mauvais. Avec la rapidité de l'éclair, il porta à sa bouche une petite sarbacane et cracha un dard minuscule qui atteignit le chef edrulain à la joue. Brador s'effondra immédiatement. Un cri de colère retentit parmi les nains et les Edrulains. Le traître essaya de tourner les talons et de s'enfuir mais il fut bientôt frappé de plusieurs flèches et carreaux d'arbalète.

Plusieurs Edrulains se précipitèrent aussi vers leur chef. Lorsqu'ils rejoignirent le corps étendu, Brador avait succombé au poison recouvrant le dard. Nelon, le visage ravagé par les larmes, se tourna vers les Verougues et hurla si fort sa colère que son cri parvient aux oreilles de tous les protagonistes présents.

— Verougues, voici venue l'heure de votre mort !

Les balistes lâchèrent alors leurs énormes flèches, laissant des traînées sanglantes au sein des carrés verougues. Les envahisseurs du Logran rompirent alors les rangs et chargèrent les rangs adverses. La mêlée qui suivit fut un épouvantable carnage. Les Verougues se savaient perdus et se battaient avec l'énergie du désespoir. Les nains et les quelques Edrulains présents, bien que supérieurs en nombre, malgré leur colère et bien qu'assistés par les sorts des magiciens, eurent la plus grande peine à contenir la charge impérieuse. Le combat fut néanmoins bref. Lorsqu'il s'acheva, le champ devant le fort était couvert de corps ensanglantés.

Ladorne allait de blessé en blessé, cherchant les plus gravement atteints pour les soigner sommairement par magie. Les autres magiciens, épuisés par la bataille, ne pouvaient guère l'assister.

A la nuit tombée, alors que, chancelante, elle faisait appel à ses dernières ressources pour

sauver de la mort un nain percé de part à part au ventre, Krugar, le bras et le front sommairement pansés, s'approcha. Son visage était sombre.

— Un massacre, dame Ladorne, un épouvantable massacre.

— Je le vois bien, Krugar. Où sont les survivants verougues ?

— Il n'y a pas de survivants. Aucun ne s'est rendu. Il y a bien quelques blessés que nous pourrions peut-être soigner. J'ai compté plus de six cents morts parmi mes nains.

— Et parmi les ... miens ?

— Quelques magiciens ont survécu. Quand ils ont su que Brador avait été tué, tous vos guerriers se sont rués comme un seul homme au devant des Verougues. Nous les avons suivis, bien sûr, mais nous ne courons pas aussi vite.

— Et alors ?

— Les Verougues frappent toujours ceux qu'ils ont mis à terre.

— Je le sais, Krugar. Dites-moi ce que vous savez .

Ladorne fixait le nain dans les yeux. Ce dernier baissa la tête et dit d'une voix faible

— Nelson, Sirol, Foldan, Carlun, Lanor, Lioran le maître des dragons, et tous les autres... Ils ne sont plus, Madame. Tous vos guerriers présents sont morts, tous, sans exception.

12

Les nains passèrent les trois jours qui suivirent cette abominable tuerie à offrir les derniers hommages à leurs compagnons tombés. Ladorne et les quatre magiciens qui avaient survécu, malgré leur épuisement, s'efforçaient de s'occuper des blessés, permettant à bon nombre d'échapper à la mort ou à l'amputation.

L'espoir avait déserté leurs rangs. Certes, les Verougues étaient vaincus et la région aux pieds des monts de Krig était désormais libre. Les Edrulains déployés dans l'ouest de l'île continuaient à se battre et à se protéger les leurs. Zothan, le cruel grand consul de l'île, avait décidé d'embarquer ses meilleurs soldats et de se joindre à la flotte de galères qui cinglait vers les restes de l'armée logranaise, abandonnant les postes les plus avancés. Les derniers Verougues tombaient les uns après les autres face aux Logranais qui ne faisaient plus montre d'aucune pitié. La guerre était totale, absolue, cruelle.

Ce soir là, Ladorne, le regard vide, était assise face à un feu de camp, enveloppée dans son manteau edrulain. Krugar s'approcha.

— Dame Ladorne ?

Elle ne le regarda pas.

— Je vous écoute, Krugar...

— Malgré tous les efforts des vôtres pour ralentir la flotte, notre astrologue nous a dit qu'elle serait là dans dix jours, Madame.

— Je sais.

— Il y a dix-huit galères, Madame.

— Je sais.

— Il ne me reste que la moitié de mon armée, Madame. Nous serons massacrés si nous livrons bataille ici, à un contre trois. La raison nous contraint à nous replier vers les monts de Krig.

— Je sais.

— Nous partirons dans trois jours.

— Je sais.

— Je suis sincèrement désolé, Madame, mais notre sacrifice serait vain. Nous avons perdu trop de compagnons.

— Je sais.

— On parle de victoires dans l'Ouest. Les Verougues ne tiendront pas longtemps avec de longues lignes de ravitaillement. Vous les taillerez en pièces. Je dois reconnaître que vos tactiques, si elles manquent de panache, sont infiniment plus efficaces que les nôtres.

— Je sais.

— Viendrez-vous avec nous, madame ?

— Non, Krugar.

— Dame, c'est folie. Qu'espérez-vous ?

— Nous allons les vaincre, Krugar. Je ne sais pas encore comment mais nous allons le faire. Tout simplement parce que nous n'avons pas le choix. Je suis lasse de tous ces morts et de toute cette folie. Nous allons perdre notre âme si cela continue.

— Mais qu'allez vous faire ? Vous n'êtes que cinq !

— Trois de nos meilleurs archers nous ont rejoint il y a quelques heures. D'autres arriveront dans les jours à venir. Je pense que nous serons au moins vingt quand les Verougues seront là.

— Vingt ?? Mais qu'imaginez-vous, Dame ? Seriez-vous capable de prouesses magiques ? De lever une tempête ? De faire venir des fonds de l'océan un terrible monstre qui enverra par le fond toute la flotte verougue ?

— Rien de tout cela, Krugar. Quand vous n'avez pas la force, que la magie ne suffit pas, que la diplomatie n'est d'aucun usage, que reste t'il ?

— La fuite ?

— Non, Krugar. Il reste la ruse. La perfidie, la fourberie, les feintes, les illusions. Ceux qui voguent vers nous sont tenus par la peur. Ils n'ont rien dans le cœur, leur âme est veule, leur esprit faible. Vous devriez rester, Krugar, nous n'avons pas fini de vous étonner, dit Ladorne avec un sourire sans joie.

Extrait de la légende d'Opheus le Taurin

Quand les terribles hommes de fer qui venaient du sud dans leurs barques immenses vainquirent nos ancêtres, ils furent troublés par la force et le courage de nos ancêtres. Nous vivions à l'époque à Terra Furiosa, une île du nord sauvage, une terre rude. Les hommes du sud abattirent nos forêts pour construire leurs grandes barques porteuses de mort et de désolation dans toutes les îles, retournèrent la terre pour trouver l'or et le fer et

exterminèrent nos troupeaux pour les dévorer. Opheus n'eut d'autre choix que de s'exiler dans leurs mines de Verlande pour éviter aux siens de mourir de faim. Quand l'émissaire du grand chef des hommes du sud vint lui proposer de faire la guerre pour eux, qu'il lui dit qu'en échange du sang versé les hommes du sud quitteraient à jamais Terra Furiosa et lui rendraient la terre de ses ancêtres, il accepta, car son cœur était pur et la parole était déjà chose sacrée à nos yeux.

Lui et les siens apprirent donc à se battre comme les hommes du sud, à se vêtir de fer, à marcher au combat épaulé contre épaulé plutôt que de charger cornes en avant comme tout guerrier se doit de le faire. Ils apprirent à ramer dans les grandes barques. Six cents des leurs embarquèrent vers l'île du sud. Ils ne savaient rien de leurs adversaires. L'armée qui les accompagnait était composée des pires canailles des îles : Ceux qui prennent les femmes par force, des tueurs d'enfants, des adorateurs des mauvais dieux, ceux qui boivent l'eau qui ruine les corps et fument l'herbe qui fait perdre toute raison, des gens sans foi ni parole, que les hommes du sud menaient au combat à coup de fouet. Le courroux d'Opheus était grand à l'idée de combattre auprès de tels scélérats.

Le chef des six cents était un homme du sud au cœur de fer. Opheus et tous les siens le haïssaient mais ils avaient juré sur l'âme des ancêtres de lui obéir. Quand ils débarquèrent sur la grande île du sud, ils furent étonnés et heureux de trouver un pays vert et doux et au climat plaisant. Ils firent provision d'eau douce et de racines comestibles, dont la terre ne manquait pas. Ils rembarquèrent et longèrent la côte nord de l'île. Le voyage fut terrible. Les vents étaient contraires, les tempêtes fréquentes. Le premier timonier de la grande barque d'Opheus fut tué par la foudre. Le deuxième timonier tomba dans la mer et se noya. Le troisième eut les yeux crevés par un grand oiseau de mer. Le quatrième, à peine désigné, déserta lors d'une escale. Bientôt, le chef au cœur de fer fut le dernier homme sur la grande barque.

Deux jours avant celui où ils devaient débarquer, la belle dame apparut dans le sommeil d'Opheus. Sa voix était douce et triste. Elle conta les souffrances infinies de son peuple. Opheus eut la vision des villages détruits, il vit les femmes violées, les hommes doux et pacifiques massacrés de la plus hideuse des façons. Elle parla de leur combat et dit à Opheus que leur île était grande, fertile, que le soleil y brillait, qu'elle ne connaissait pas l'hiver et qu'elle serait un havre pour tous ceux qui venaient en paix. Opheus répliqua et parla de la promesse des hommes du sud, la restitution des terres de leurs ancêtres. La dame rit mais son sourire était sans joie. Elle lui tendit une peau noircie de petits signes noirs. Opheus ne savait pas lire et pourtant il sut comprendre ce que disaient les signes.

C'était un traité signé du grand maître des hommes du sud, qui accordait la possession des terres des gens d'Opheus à une très riche famille de marchands et de mineurs pour cent ans. La dame dit qu'ils avaient dérobé cette pièce dans la demeure de cette famille de vautours et qu'un de ses compagnons avait perdu la vie dans cette action.

Opheus se mit en grande colère. Il ne savait qui croire.

— Ils ne vous rendront jamais vos terres, dit la dame. Ils n'ont pas de parole, pas d'honneur. T'ont-ils montré autre chose que du mépris depuis que tu les connais ? Comment faire confiance à des hommes qui tuent les faibles ? Qui font de fous cruels des soldats ? Et au fond de ton coeur, es-tu prêt à massacrer les miens qui, comme toi, n'aspirent qu'à vivre en paix ? Est-ce là un haut fait dont tu te réjouiras ?

Opheus répondit que les hommes du sud massacreraient les siens s'il trahissait. La dame rit et dit que s'ils ne trouvaient personne, il n'y aurait point de massacre.

Deux jours passèrent et la longue plage de sable fin où ils devaient accoster apparut...

— Les voilà donc. Et il y en a quinze, pas dix-huit... Où sont les trois autres ?

— Une n'a pas apprécié le contact un peu brutal avec des rochers sur un haut fond alors qu'elle poursuivait un de nos bateaux. L'équipage d'une autre s'est révolté et cingle désormais vers une autre île. Une troisième a essayé de faire de même mais elle a été rattrapée et coulée. La bonne nouvelle dans tout cela est qu'ils se sont bien défendus et que l'équipage des trois bateaux qui l'ont attaquée a bien souffert.

— En comptant celle de nos hmmm... amis, cela fait à peine une chacun, dit l'archer.

Ladorne eut un bref sourire.

— J'apprécie que tu aies le coeur à plaisanter, Ladrin

— Ou est celle de ce cher Zothan ?

— C'est la "Foudre des mers". La plus grande, avec les voiles noires. Les tonneaux ont bien été apportés à nos amis ?

— Oui, cette nuit. Tu es sûre qu'ils sont dignes de confiance ?

— Je le pense. Si ce n'est pas le cas, de toute façon, nous ne serons pas là ce soir pour le regretter...

— Hé bien, il est temps d'agir.

Les magiciens se tournèrent vers les archers et conjurèrent les sorts. En un instant, ils ne furent plus que cinq autour de Ladorne.

— C'est à moi de jouer. Et je choisis ce mot à dessein...

Elle apparut, seule, sur la plus haute dune, bien en vue des Verougues. Sa voix tonna comme un éclair.

— Fuyez, Verougues, fuyez à tout jamais ou mourrez !

La galère la plus proche s'avança vers la plage. Au moment d'aborder, elle vira de bord et se plaça parallèlement à la cote, face à un bois touffu.

— Mais que font-ils donc ! Ce ne sont pas les ordres prévus ! Cela devait être le Typhon qui devait débarquer ses troupes en premier, fulmina Zothan, le consul du Logran.

— Ils vont les voir s'approcher de la plage, ça ne marchera pas, dit Nardan, un des magiciens restés sur la plage

Un trait de lumière jaillit du doigt tendu de Ladorne et vint frapper le bateau. La galère ralentit et s'enflamma comme une torche. Personne n'avait vu son équipage se jeter à l'eau du côté de la plage ni un taurin enflammer la poix qu'ils avaient répandue sur le pont. A ce moment précis, la vigie de la Foudre des Mers bascula et s'effondra sur le pont, une flèche au travers de la gorge. Tous les regards convergèrent vers le haut du mat. Un archer Edrulain se tenait là, seul. Zothan, le consul du Logran, le désigna de son doigt en hurlant

— Et bien, qu'attendez-vous...

Il ne finit pas sa phrase. Une flèche l'atteignit en plein front et il s'effondra, tué sur le coup. L'archer s'envola tel un oiseau et se plaça hors de portée en rasant les flots. Sur toutes les galères, à l'exception de celles des taurins, les commandants connurent à cet instant un sort similaire.

— Quand on ne croit pas à la magie, on finit toujours par le regretter, dit Nardan Une simple conjonction d'un sort d'envol et d'invisibilité, ils auraient quand même pu le prévoir. Maintenant, la ruse est éventée.

Pendant que la galère brûlait, une deuxième s'avança à toute allure vers la plage. Quand elle fut échouée tout près de la côte, les taurins qui l'occupaient se ruèrent en hurlant vers Ladorne, hache ou lance à la main. Ladorne pointa son index vers ses assaillants et un fin rayon de lumière en jaillit, frappant le soldat le plus proche, un être immense au pelage blanc. Il s'effondra avec un cri abominable et tous les autres firent de même.

— Ils ne vont quand même pas avaler ça !, dit Nardan

Une troisième galère s'avança à son tour. Les archers fondirent sur elle.

— Ils sont trop peu nombreux, ils ne vont pas réussir.

Les galères verougues étaient bien sur prévues pour protéger leurs occupants d'une

attaque mais les architectes navals qui les avaient conçues n'avaient pas imaginé qu'un assaut puisse venir du ciel. Volant à la vitesse d'un rapace au ras des flots, les archers étaient à l'abri de leurs adversaires. Ils prenaient de l'altitude au dernier moment et, sans ralentir, lâchaient une flèche vers le timonier et vers le maître d'équipage qui, à l'aide d'un tambour, donnait le rythme aux rameurs. La galère sans guide avançait de façon erratique et finit par s'éloigner de la cote. Les trois hommes qui essayèrent de prendre la barre succombèrent à leur tour, frappés mortellement.

Les quatre galères qui essayèrent d'aborder subirent le même sort. Deux d'entre elles entrèrent en collision et s'immobilisèrent. Une cinquième réussit à passer. C'était le Foudre des Mers qui avait à son bord des soldats verougues réguliers. Sitôt sur la plage, ils se mirent en formation et avancèrent au milieu des taurins qu'ils croyaient morts, tués par le sort de Ladorne.

— Mais, mon lieutenant, ils respirent ! dit un des soldats verougues. Ce furent ses dernières paroles...

En un instant, les taurins furent debout et chargèrent. Si les Verougues avaient su vaincre ces redoutables adversaires à Terra Furiosa, c'était en bénéficiant d'une supériorité numérique constante et du fait d'un équipement de bien meilleure qualité. Mais ici, les taurins avaient été soigneusement dotés de solides armures verougues et armés de longues haches ou de lourde lances, si lourdes qu'eux seuls étaient à même de les manier. Les Verougues étaient de surcroît épuisés par un voyage harassant. Ils furent balayés en quelques minutes et les quelques survivants se rendirent.

Pendant ce temps, la dernière galère taurine faisait elle aussi des ravages. Propulsée par des rameurs d'une force exceptionnelle, et bénéficiant curieusement d'un vent favorable, elle éperonna successivement trois galères verougues qu'elle envoya par le fond. Celles qui essayaient de manoeuvrer pour l'attaquer subirent le même sort que celles qui essayaient d'accoster. Leurs timoniers, leurs maîtres d'équipage, les soldats qui essayaient d'user des balistes tombaient les uns après les autres sous les flèches des archers volants.

Les taurins sur la plage regagnèrent leur navire et vinrent en aide au bateau dont l'équipage commençait à être épuisé. Deux autres galères verougues furent coulées à leur tour.

Si bien que les marins survivants, sans officiers, comprirent rapidement l'occasion qui leur était offerte de fuir. Ils prirent rapidement la direction du large et s'enfuirent à toutes rames. Ils ne virent pas donc les archers se poser sur la plage et s'effondrer, ivres de fatigues. Ladorne ne tourna vers Nardan, interdit et médusé.

— Que disais-tu, Nardan ?

— Moi ? Rien du tout, Ladorne. Je n'ai pas soufflé mot durant toute cette bataille !

Le soir, au coucher du soleil, alors que les Edrulains présents soignaient leurs plaies et celles des taurins, un groupe important d'une centaine d'entre-eux rejoignirent leurs camarades.

— Où sont les Verougues, Soeur ? demanda le chef du groupe qui portait une petite fille sur ses épaules.

— Ceux qui ne sont pas morts sont partis, Lenmon. Je ne crois pas qu'ils reviennent un jour. Le Logran est libre, frère. Mais quelle est cette enfant ?

— Nous l'avons trouvée au milieu des gens de son clan il y a deux jours, tous abominablement massacrés par les Verougues. Elle s'est précipitée dans mes bras et refuse de me quitter depuis. Elle refuse de dire le moindre mot et n'a accepté qu'un peu d'eau depuis qu'elle est avec nous.

Ladorne sourit à l'enfant et lui tendit les bras. Elle s'y coula sans rien dire.

— Et à moi, petite, tu ne diras pas ton nom ?

— Néalanne, souffla l'enfant en un murmure...